

à passer l'hiver. En partant d'Angleterre, il ne s'était ravitaillé que pour six mois. La saison fut dure, Hudson était le premier à prendre sa part de misère. Les vivres, à bord, se firent rares; cependant, tant que durèrent les neiges, les perdrix et autres oiseaux qu'on tua, mirent l'équipage à l'abri des horreurs de la faim. Au dégel, la chasse manqua. Hudson courut la côte dans une chaloupe pendant neuf jours, pour voir s'il rencontrerait quelques sauvages, dont il pourrait tirer quelques provisions. N'en ayant point trouvé il revint au vaisseau qu'il fit remettre promptement en mer pour s'en retourner en Angleterre. Il distribua à ses matelots le peu de biscuit qui lui restait, régla la solde d'un chacun et accompagna chaque décompte d'un certificat de services, afin qu'ils pussent tous être installés dans leurs appointements au cas qu'il viendrait à mourir. Profondément touché de leur misère, et comme s'il eût un pressentiment qu'il n'aborderait pas en Angleterre, il pleurait à chaudes larmes en faisant ces dernières dispositions. Mais ces témoignages de sollicitude ne firent aucune impression sur des gens qui avaient juré sa perte.

**

Au mois de septembre précédent, il avait été la charge de contre-maître à Robert Wett, à cause des mutineries qu'il excitait dans l'équipage. Les complices de celui-ci résolurent de se venger. A leur tête se faisait remarquer un scélérat, nommé Henri Green, à qui Hudson avait sauvé la vie, à Londres, en le retirant d'abord dans sa maison, puis sur son navire à l'insu même des propriétaires. Le 11 juin 1611, quand le navire fut prêt à mettre à la voile, ils se saisirent du capitaine, de son fils encore enfant, du sieur Woodhouse mathématicien, qui faisait ce voyage en qualité de volontaire, du charpentier et de cinq autres, et ils les mirent dans une chaloupe, les abandonnant cruellement à leur triste sort, sans provisions et sans armes. Qu'advint-il de ces huit infortunés? Ont-ils péri de misère? Ont-ils été massacrés par les sauvages?

Le ciel ne laissa pas impuni un semblable forfait. Green et deux de ses camarades furent tués dans une rencontre que les gens du vaisseau eurent avec les sauvages. Robert Wett mourut misérablement pendant la traversée; et ce n'est qu'après avoir essuyé toutes sortes de calamités, que les débris de l'équipage abordèrent en Angleterre. Celui qui fit le récit de ces tristes aventures, Abacuc Pricket, probablement, avait trempé autant que tout autre dans cette noire action; mais, ayant su se rendre nécessaire auprès des armateurs, il échappa à la punition qu'il avait méritée.

**

En cette même année 1610, alors que Hudson cherchait par mer un passage à l'océan Pacifique, l'illustre Champlain, le père de la Nouvelle-France, faisait les mêmes recherches par terre, remontait le Saint-Maurice; mais, en face des difficultés de tous genres qui surgirent devant lui, il dut rebrousser chemin. Il ne fut pas plus heureux dans une autre tentative qu'il fit en 1613, par la route de l'Ottawa; il vint s'arrêter au lac des Algonquins, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Pembroke.

(A suivre)

"SAINT-RAYMOND"

Toutes les choses sont en germe dans les paroles.

(Poète et philosophe Indien.)



ONQUE se trouve à la gare du chemin de fer du Lac Saint-Jean, à Québec, à 57 heures de relevée, y peut remarquer, les samedis, surtout, une animation inusitée. C'est qu'à ce moment du jour, nombre de citadins, voulant échapper à la chaleur suffocante de la ville, aux miasmes délétères et à l'air vicié de ses rues, sont bien aises de profiter du convoi que la compagnie met à leur disposition pour aller respirer pendant quelques heures l'air de la campagne.

Les chars, d'ordinaire, regorgent de passagers.

Les dames d'abord, et les personnes dont le rang ou l'âge est un titre à notre respect, occupent les sièges, tandis que les jeunes gens se placent un peu partout: sur les sièges quand il en restent, sinon, dans les espaces libres.

Tout ce monde se dirige vers l'Ancienne Lorette, Charlesbourg, Val Cartier, le Lac Saint-Joseph, Bourg-Louis, et Saint-Raymond, joli village situé à une trentaine de milles de Québec.

Tous ces endroits, qu'avoisine la chaîne des Laurentides, sont remarquables par la beauté de leur position, par l'air pur qui y règne, et ont l'avantage de se trouver à proximité de Québec. Enfin, tout est à souhait: on part quand les affaires sont terminées, et on revient le lendemain au moment voulu pour commencer sa journée.

Continuellement, le long de la voie ferrée, de Québec à Saint-Raymond et même jusqu'au lac Edouard où l'on peut se rendre maintenant, notre attention est constamment tenue en éveil par la vue de paysages d'une nature riche et naguère inconnue. Partout on voit se réaliser la puissance créatrice d'un chemin de fer traversant un pays nouveau, mais propre à la colonisation.

Des paroisses, pour ainsi dire encore dans l'enfance, ont reçu une impulsion subite depuis le jour où ont été posés les premiers rails d'acier sur ce sol si voisin, et pourtant jusque là encore si éloigné de nous; et leur population réunie s'élève à près de 15,000 âmes, malgré la désertion de bien des foyers alors que ravagait, avec une fureur impossible à combattre, ce fléau de dépopulation qui a jeté tant de familles canadiennes dans les manufactures des Etats-Unis. Jusqu'à 25 lieues dans l'intérieur, le long des rivières Jacques-Cartier, Sainte-Anne et Batiscan, sans compter leurs petits affluents, nombre de cantons nouveaux, qui, hier encore, avaient à peine un nom, s'étendent sous le regard dans tous les sens, et les fumées de vingt villages naissants s'élèvent dans le ciel éblouissant de l'hiver pour attester qu'il y avait autre chose au nord de Québec que des steppes incultes, que des forêts impénétrables, que ne devaient jamais fouler d'autres pieds que ceux de l'élan, du caribou et de l'Indien s'élançant à leur poursuite. En maint endroit a cédé, sous les coups redoublés du colon, l'épaisse nu raille, hérissée et flottante de forêts; les solitudes farouches et ténébreuses ont reculé petit à petit à l'aspect de l'homme armé de la terrible hache du défricheur, et ces mêmes bois, et ces montagnes, et ces vallées, et ces gorges profondes, tortueuses et roulées autour des monts comme des écharpes d'abîmes, naguère encore refuges presque inviolés des vaillants quadrupèdes à panaches et des bêtes à chaude fourrure, retentissent aujourd'hui du roulement presque ininterrompu des trains dont l'écho, vingt fois répété, roule, de massif en massif et de chaîne en chaîne, comme un tonnerre cadencé, et là où la voix de l'homme s'était encore à peine fait entendre, éclate tout à coup, dans le silence profond des campagnes éparses et assoupies, le mugissement prolongé de la locomotive, cette bête de feu, altérée d'espace, qui le traverse dans sa course vertigineuse comme un météore, en lui abandonnant sa flottante écharpe de fumée, qui pourrait broyer des armées sur son passage, et qui s'arrête en un instant, sous une simple pression de la main de l'homme, plus docile et plus passive qu'un cheval de cirque, plus immobile que l'eau d'un lac sur ses rives (*).

**

Mais l'endroit le plus fréquenté, le plus pittoresque que traverse le chemin de fer, est bien Saint-Raymond.

Ce village a pris l'importance d'un chef-lieu, d'un bourg considérable, depuis quelques années, ceest-à-dire depuis la construction du chemin de fer, et je ne doute pas qu'il ait la prétention légitime de s'élever bientôt au rang de ville.

La nature d'ailleurs se prête admirablement à en rendre le séjour agréable. Saint-Raymond est situé à l'entrée même des Laurentides, dans une charmante vallée que baigne, en méandres capricieux, la rivière Sainte-Anne. Les collines, des côtés nord et ouest, s'élèvent graduellement, en amphithéâtre, sur les degrés duquel sont construites de jolies maisons; des hauteurs des côtés sud et est, d'où l'œil domine toute la vallée, vous contemplez le plus beau panorama qui se puisse imaginer. Ça et là, sur les bords de la rivière, sont des arbres gigantesques formant autant de frais bocages.

Il y a de cela quelques années, mais l'événement se représente à mon esprit comme s'il venait de se passer, tant le souvenir des scènes heureuses de notre jeunesse est vivace; il y a quelques années, dis-je, par une belle après-midi de juillet, nous étions allés faire une promenade en canot sur la rivière. Je dis nous, car j'avais le plaisir d'accompagner une jeune personne dont l'amitié m'était chère.

A ce moment du jour le soleil s'inclinait à l'horizon, et revêtait tous les objets d'une teinte douce et rêveuse. Tous les êtres, toutes les voix de la

(*) Buies, 1^{re} Conférence.

nature semblaient chanter un hymne de reconnaissance au Créateur. Un souffle léger ridait à peine la surface des eaux. Nous remontions doucement le cours de la rivière jusqu'à un endroit où le remous d'une petite cascade se faisant sentir, nous abandonnions notre canot à la dérive, tout comme les pensées, les impressions de nos esprits recueillis.

Je goûtais le charme de sentiments profonds qu'inspire le spectacle d'une belle nature. La physionomie intelligente, douce et sympathique de ma jeune compagne, la grâce et la noblesse de sa personne me pénétraient de respect et d'un religieux dévouement; je pouvais bien répéter, en les lui appliquant, ces paroles d'un poète anglais:

There's in you all that we believe of heaven.

Les derniers feux du soleil, inondant la vallée de lumière, faisaient ressortir, comme un rayon de gloire, l'éclat de ses beaux cheveux blonds.

Quand le cœur est encore jeune et susceptible d'enthousiasme, quand il croit encore à l'amitié et aux attachements profonds, comme il savoure avec délices ces heureux moments de la vie, ces moments de douce quiétude, où tout ce qu'il y a de beau et de bon sur la terre se confond en un idéal, en une vision dorée, que pourrait seul décrire celui qui posséderait la sensibilité et le talent d'un Virgile ou du poète de Vaucluse.

J'aurais voulu, comme autrefois l'heureux Josué, pouvoir arrêter le soleil dans sa course, sachant bien que celui-ci, que nous dérobaient déjà les sommets embrasés des Laurentides, allait bientôt, en éclairant d'autres cieux, changer les décors de cette scène.

Cher lecteur! un conseil pour finir. Si la chaleur du jour vous accable, et que vous vouliez laisser votre esprit se reposer par la vue de beaux paysages et de riantes scènes champêtres, quittez la ville, prenez le chemin de fer du Lac Saint-Jean et allez à Saint-Raymond; si vous comparez la pâle description que j'en ai faite avec les émotions que vous fera éprouver la réalité, vous conviendrez sans doute, avec le philosophe Indien, que: "Toutes les choses sont en germe dans les paroles."

TOURISTE.

Québec, août 1887.

IN MEMORIAM

AU RÉVD M. DENIS GÉRIN

Cher ami, le trépas est-il bien aussi sombre
Qu'un vain peuple le pense? Et l'onde aux sombres bords
Est-elle un ténébreux abîme, un gouffre d'ombre
Où s'efface à jamais le souvenir des morts.

Tu le sais, par-delà l'horrible latitude
Où l'homme par le flot fatal est submergé,
Il est un lieu dont la radieuse altitude
Promet calme et repos au pâle naufragé.

La dépouille qui git, froide et marmoréenne,
Se décompose, mais l'esprit aux vols hardis,
Libre, attiré par la splendeur élyséenne,
Monte de ciel en ciel aux plus hauts paradis.

Sur le cher mort qu'on vient de clouer dans sa bière,
Sur le frère qui part et qui prend les devants
Pour arriver plus vite au pays de lumière,
Ne pleurons pas, pleurons plutôt sur les vivants.

Pleurons sur les amis dont les espoirs s'éteignent;
Pleurons sur les trésors qu'emporte le cercueil;
Qui! pleurons sur tous ceux dont les cœurs blessés saignent
Dans la nuit de l'exil et dans la nuit du deuil.

Bénédicte Beauharnois

Yamachiche, 26 août 1887.

On trouve dans un vieux livre persan la maxime suivante:

"Celui qui n'a pas de fortune, n'a pas de crédit;
"Celui qui n'a pas une femme soumise n'a pas de repos;
"Celui qui n'a pas d'enfants n'a pas de force;
"Celui qui n'a point de parents, n'a point d'appui;
"Mais celui qui n'a rien de tout cela, vit exempt de soucis."